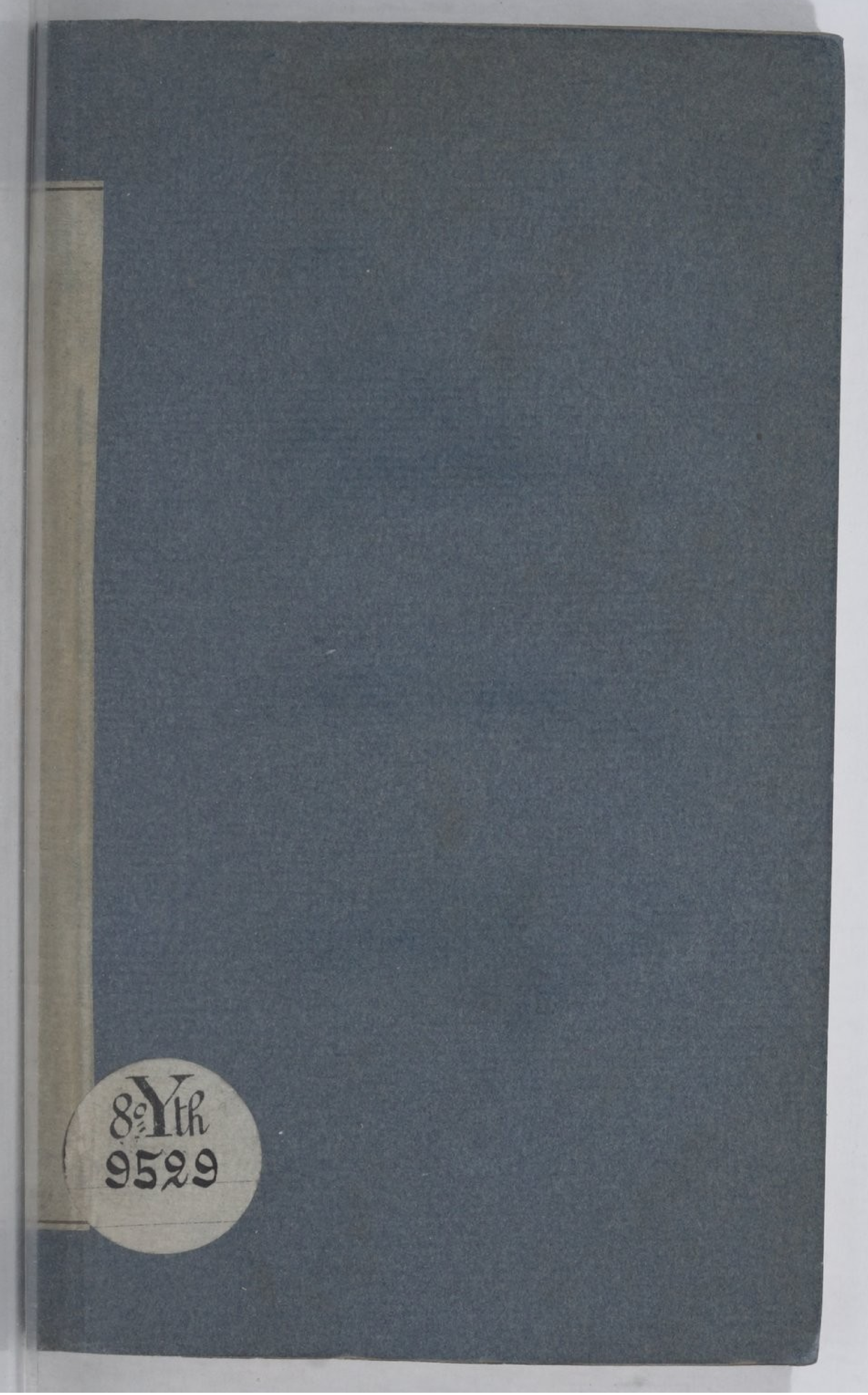
Le Jeu de l'amour et du :hazard: +hasard+ , comédie en trois actes, représentée, pour la premiere fois, par les [...]



Marivaux

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

Par Mr. de Marivaux.

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 23 Janvier 1730.



ACTEURS.

M. ORGON.

MARIO.

SILVIA.

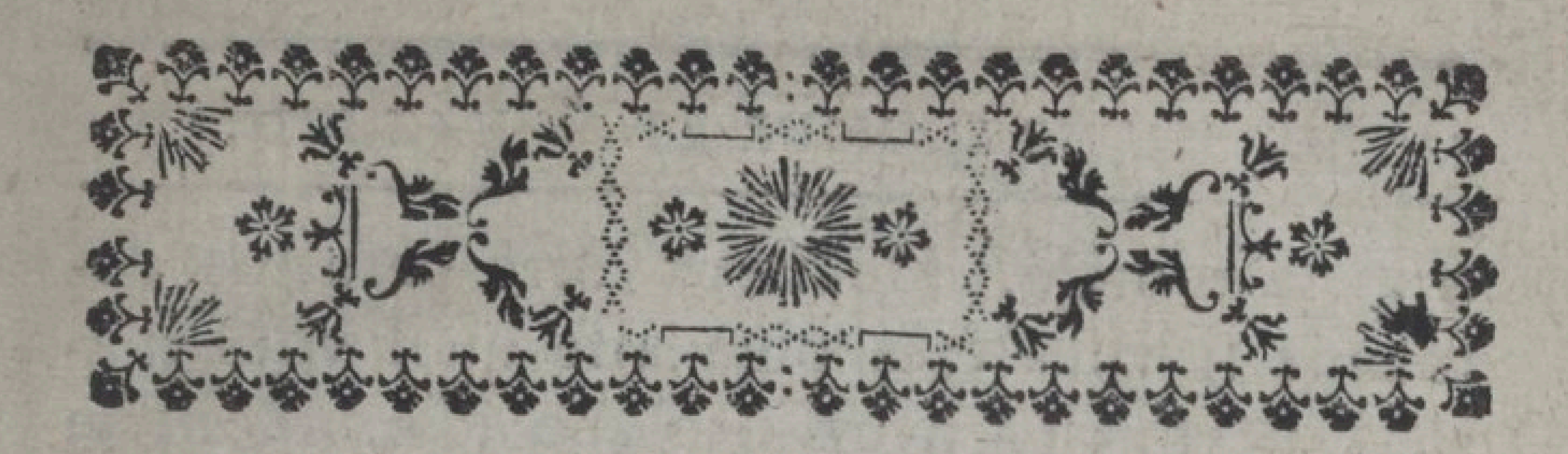
DORANTE.

LISETTE, *Femme-de-Chambre de Silvia.*

ARLEQUIN, *Valet de Dorante.*

UN LAQUAIS.

La Scène est à Paris.



LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

MAis, encore une fois, de quoi vous mêlez-vous? Pourquoi répondre de mes ſentimens?

LISETTE.

C'eſt que j'ai cru que dans cette occaſion-ci, vos ſentimens reſſembleroient à ceux de

tout le monde. Monſieur votre pere me demande ſi vous êtes bien aiſe qu'il vous marie, ſi vous en avez quelque joie. Moi, je lui réponds qu'oui ; cela va tout de ſuite : & il n'y a peut-être que vous de fille au monde, pour qui ce *oui*-là ne ſoit pas vrai : le *non* n'eſt pas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'eſt pas naturel ! quelle ſotte naïveté ! Le mariage auroit donc de grands charmes pour vous ?

LISETTE.

Eh bien ! c'eſt encore *oui*, par exemple.

SILVIA.

Taiſez-vous ; allez répondre vos impertinences ailleurs ; & ſachez que ce n'eſt pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur eſt fait comme celui de tout le monde. De quoi le vôtre s'aviſe-t-il de n'être fait comme celui de perſonne ?

SILVIA.

Je vous dis que ſi elle oſoit, elle m'appelleroit une originale.

LISETTE.

Si j'étois votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais dans le fond, voyons; quel mal ai-je fait de dire à Monsieur Orgon que vous étiez bien aise d'être mariée?

SILVIA.

Premierement, c'est que tu n'as pas dit vrai; je ne m'ennuie pas d'être fille.

LISETTE.

Cela est encore tout neuf.

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon pere croye me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi! vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine?

SILVIA.

Que sais-je: peut-être ne me conviendra-t-il point; & cela m'inquiete.

LISETTE.

On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde; qu'il est bien fait, aimable, de bonne mine, qu'on ne peut pas avoir plus d'esprit; qu'on ne sauroit être d'un

meilleur caractere : que voulez-vous de plus? Peut-on se figurer de mariage plus doux, d'union plus délicieuse?

SILVIA.

Délicieuse ! que tu es folle avec tes expressions !

LISETTE.

Ma foi, Madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espece-là veuille se marier dans les formes : il n'y a presque point de fille, s'il lui faisoit la cour, qui ne fut en danger de l'épouser sans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour : sociable & spirituel, voilà pour l'entretien de la société. Pardi tout en sera bon, dans cet homme-là : l'utile & l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais ; & on dit qu'il y ressemble ; mais c'est un *on dit* ; & je pourrois bien n'être pas de ce sentiment-là, moi. Il est bel homme, dit-on, & c'est presque tant pis.

LISETTE.

Tant pis ! tant pis ! mais voilà une pensée bien hétéroclite !

SILVIA.

C'eſt une penſée de très-bon ſens. Volontiers un bel homme eſt fat, je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh! il a tort d'être fat; mais il a raiſon d'être beau.

SILVIA.

On ajoute qu'il eſt bien fait: paſſe.

LISETTE.

Oui-dà, cela eſt pardonnable.

SILVIA.

De beauté & de bonne mine, je l'en diſpenſe; ce ſont là des agrémens ſuperflus.

LISETTE.

Vertuchoux! ſi je me marie jamais, ce ſuperflu-là ſera mon néceſſaire.

SILVIA.

Tu ne ſais ce que tu dis. Dans le mariage, on a plus ſouvent affaire à l'homme raiſonnable, qu'à l'aimable homme: en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractere; & cela eſt plus difficile à trouver qu'on ne penſe. On loue beaucoup le ſien; mais qui eſt-ce qui a vécu avec lui? Les hommes ne ſe contrefont-ils pas, ſur-tout quand ils ont de

l'eſprit ? N'en ai-je pas vu, moi, qui paroiſſoient avec leurs amis les meilleures gens du monde? C'eſt la douceur, la raiſon, l'enjouement même : il n'y a pas juſqu'à leur phyſionomie qui ne ſoit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monſieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raiſonnable, diſoit-on tous les jours d'Ergaſte ; auſſi l'eſt-il, répondoit-on : je l'ai répondu moi-même : ſa phyſionomie ne vous ment pas d'un mot. Oui, fiez-vous-y à cette phyſionomie ſi douce, ſi prévenante, qui diſparoît un quart-d'heure après, pour faire place à un viſage ſombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maiſon. Ergaſte s'eſt marié : ſa femme, ſes enfans, ſon domeſtique, ne lui connoiſſent encore que ce viſage-là ; pendant qu'il promene par-tout ailleurs cette phyſionomie ſi aimable que nous lui voyons, & qui n'eſt qu'un maſque qu'il prend au ſortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantaſque, avec ſes deux viſages !

SILVIA.

N'eſt-on pas content de Leandre, quand on le voit ? Eh bien ! chez lui, c'eſt un hom-

me qui ne dit mot; qui ne rit ni qui ne gronde: c'eſt une ame glacée, ſolitaire, inacceſſible; ſa femme ne la connoît point, n'a point de commerce avec elle; elle n'eſt mariée qu'avec une figure qui ſort d'un cabinet, qui vient à table, & qui fait expirer de langueur, de froid & d'ennui tout ce qui l'environne: n'eſt-ce pas-là un mari bien amuſant?

LISETTE.

Je gele au récit que vous m'en faites. Mais Terſandre, par exemple?

SILVIA.

Oui, Terſandre! il venoit l'autre jour de s'emporter contre ſa femme. J'arrive; on m'annonce: je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air ſerein, dégagé: vous auriez dit qu'il ſortoit de la converſation la plus badine; ſa bouche & ſes yeux rioient encore. Le fourbe! Voilà ce que c'eſt que les hommes. Qui eſt-ce qui croit que ſa femme eſt à plaindre avec lui? Je la trouvai toute abattue, le teint plombé, avec des yeux qui venoient de pleurer: je la trouvai comme je ſerai peut-être. Voilà mon portrait à venir; je vais, du moins, riſquer d'en être une copie. Elle me fit pitié, Liſette.

Si j'allois te faire pitié aussi ! Cela est terrible ! Qu'en dis-tu ? Songe à ce que c'est qu'un mari.

LISETTE.

Un mari, c'est un mari : vous ne deviez pas finir par ce mot-là ; il me raccommode avec tout le reste.

SCENE II.

M. ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. ORGON.

EH ! bon jour, ma fille : la nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t-elle plaisir ? Ton prétendu arrive aujourd'hui ; son pere me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me réponds rien ; tu me parois triste : Lisette de son côté baisse les yeux. Qu'est-ce que cela signifie ? Parle donc, toi ; de quoi s'agit-il ?

LISETTE.

Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une ame gelée qui se tient à l'écart, & puis le portrait d'une femme qui a le visage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis & qui viennent de

pleurer : voilà, Monſieur, tout ce que nous conſidérons avec tant de recueillement.

M. ORGON.

Que veut dire ce galimatias? Une ame, un portrait! Explique-toi donc; je n'y entends rien.

SILVIA.

C'eſt que j'entretenois Liſette du malheur d'une femme maltraitée par ſon mari; je lui citois celle de Terſandre, que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que ſon mari venoit de la quereller; & je faiſois là-deſſus mes réflexions.

LISETTE.

Oui, nous parlions d'une phyſionomie qui va & qui vient; nous diſions qu'un mari porte un maſque avec le monde, & une grimace avec ſa femme.

M. ORGON.

De tout cela, ma fille, je comprends que le mariage t'allarme, d'autant plus que tu ne connois point Dorante.

LISETTE.

Premierement, il eſt beau; & c'eſt preſque tant pis.

M. ORGON.

Tant pis! rêves-tu, avec ton tant pis?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend: c'eſt la doctrine de Madame; j'étudie ſous elle.

M. ORGON.

Allons, allons, il n'eſt pas queſtion de tout cela: tiens, ma chere enfant, tu ſais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouſer. Dans le dernier voyage que je fis en Province, j'arrêtai ce mariage-là avec ſon pere, qui eſt mon intime & mon ancien ami; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, & que vous auriez entiere liberté de vous expliquer là-deſſus: je te défends toute complaiſance à mon égard. Si Dorante ne te convient point; tu n'as qu'à le dire, & il repart: ſi tu ne lui convenois pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendreſſe en décidera, comme à l'Opéra. Vous me voulez, je vous veux; vîte un Notaire, ou bien: m'aimez-vous? non; ni moi non plus; vîte à cheval.

M. ORGON.

Pour moi, je n'ai jamais vu Dorante; il étoit abſent quand j'étois chez ſon pere; mais

ſur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne ſaurois craindre que vous vous remerciiez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je ſuis pénétrée de vos bontés, mon pere. Vous me défendez toute complaiſance, & je vous obéirai.

M. ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais, ſi j'oſois, je vous propoſerois, ſur une idée qui me vient, de m'accorder une grace qui me tranquilliſeroit tout-à-fait.

M. ORGON.

Parle : ſi la choſe eſt faiſable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle eſt très-faiſable ; mais je crains que ce ne ſoit abuſer de vos bontés.

M. ORGON.

Eh bien ! abuſe : va, dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être aſſez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puiſſe dire cela.

M. ORGON.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui ; ſi je pouvois le voir, l'examiner un peu ſans qu'il me connût ? Liſette a de l'eſprit, Monſieur ; elle pourroit prendre ma place pour un peu de tems, & je prendrois la ſienne.

M. ORGON, *à part.*

Son idée eſt plaiſante. (*haut.*) Laiſſe-moi rêver un peu à ce que tu me dis-là. (*à part.*) Si je la laiſſe faire, il doit arriver quelque choſe de bien ſingulier ; elle ne s'y attend pas elle-même.... (*haut.*) Soit, ma fille, je te permets le déguiſement. Es-tu bien ſûre de ſoutenir le tien, Liſette ?

LISETTE.

Moi, Monſieur, vous ſavez qui je ſuis ; eſſayez de m'en conter, & manquez de reſpect, ſi vous l'oſez. A cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec leſquels je vous attends. Qu'en dites-vous ? hem ? retrouvez-vous Liſette ?

M. ORGON.

Comment donc ! je m'y trompe actuellement moi-même. Mais il n'y a point de tems à perdre : va t'ajuſter ſuivant ton rôle ;

Dorante peut nous ſurprendre : hâtez-vous ; & qu'on donne le mot à toute la maiſon.

SILVIA.

Il ne me faut preſque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi, je vais à ma toilette ; venez m'y coëffer, Liſette, pour vous accoutumer à vos fonctions : un peu d'attention à votre ſervice, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous ſerez contente, Marquiſe, marchons.

SCENE III.

MARIO, M. ORGON, SILVIA.

MARIO.

MA ſœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprends : nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oui, mon frere ; mais je n'ai pas le tems de m'arrêter : j'ai des affaires ſérieuſes, & mon pere vous les dira ; je vous quitte.

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO.

M. ORGON.

NE l'amuſez pas, Mario; venez, vous ſaurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, Monſieur?

M. ORGON.

Je commence par vous recommander d'être diſcret ſur ce que je vais vous dire, au moins.

MARIO.

Je ſuivrai vos ordres.

M. ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui; mais nous ne le verrons que déguiſé.

MARIO.

Déguiſé! Viendra-t-il en partie de maſque? lui donnerez-vous le bal?

M. ORGON.

Ecoutez l'article de la lettre du pere; Hum.... *Je ne ſais au reſte ce que vous penſerez d'une imagination qui eſt venue à mon*

fils : elle eſt bizarre, il en convient lui-même ; mais le motif eſt pardonnable & même délicat ; c'eſt qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez vous, que ſous la figure de ſon valet, qui de ſon côté fera le perſonnage de ſon Maître.

MARIO.

Ah, ah ! cela ſera plaiſant.

M. ORGON.

Ecoutez le reſte..... *Mon fils ſait combien l'engagement qu'il va prendre eſt ſérieux ; & il eſpere, dit-il, ſous ce déguiſement de peu de durée, ſaiſir quelques traits du caractere de notre future & la mieux connoître, pour ſe régler enſuite ſur ce qu'il doit faire, ſuivant la liberté que nous ſommes convenus de leur laiſser. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai conſenti à tout, en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le ſecret de votre côté. Vous en uſerez là-deſſus avec la future comme vous le jugerez à propos....* Voilà ce que le pere m'écrit. Ce n'eſt pas le tout ; voici ce qui arrive : c'eſt que votre ſœur inquiete de ſon côté ſur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le ſecret, m'a demandé de jouer ici la même comédie ; & cela préciſément pour obſerver Dorante, comme Dorante veut l'obſerver. Qu'en dites-

vous ? Savez-vous rien de plus particulier que cela ? Actuellement la Maîtresse & la Suivante se travestissent. Que me conseillez-vous, Mario ? Avertirai-je votre sœur, ou non ?

MARIO.

Ma foi, Monsieur, puisque les choses prennent ce train-là, je ne voudrois pas les déranger ; & je respecterois l'idée qui leur est inspirée à l'un & à l'autre : il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement ; voyons si leur cœur ne les avertiroit pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma sœur, toute Soubrette qu'elle sera ; & cela seroit charmant pour elle.

M. ORGON.

Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

MARIO.

C'est une aventure qui ne sauroit manquer de nous divertir. Je veux me trouver au début, & les agacer tous deux.



SCENE V.

SILVIA, M. ORGON, MARIO.

SILVIA.

ME voilà, Monſieur; ai-je mauvaiſe grace en femme-de-chambre? Et vous, mon frere, vous ſavez de quoi il s'agit, apparemment; comment me trouvez-vous?

MARIO.

Ma foi, ma ſœur, c'eſt autant de pris que le valet: mais tu pourrois bien auſſi eſcamoter Dorante à ta maîtreſſe.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrois pas de lui plaire ſous le perſonnage que je joue; je ne ſerois pas fâchée de ſubjuguer ſa raiſon, de l'étourdir un peu ſur la diſtance qu'il y aura de lui à moi; ſi mes charmes font ce couplà, ils me feront plaiſir, je les eſtimerai: d'ailleurs, cela m'aideroit à démêler Dorante. A l'égard de ſon valet, je ne crains pas ſes ſoupirs, ils n'oſeront m'aborder; il y aura quelque choſe dans ma phyſionomie qui inſpirera plus de reſpect que d'amour à ce faquin-là.

MARIO.

Allons doucement, ma ſœur; ce faquin-là ſera votre égal.

M. ORGON.

Et ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Eh bien! l'honneur de lui plaire ne me ſera pas inutile: les valets ſont naturellement indiſcrets, l'amour eſt babillard, & j'en ferai l'hiſtorien de ſon maître.

UN VALET.

Monſieur, il vient d'arriver un domeſtique qui demande à vous parler; il eſt ſuivi d'un crocheteur qui porte une valiſe.

M. ORGON.

Qu'il entre: c'eſt ſans doute le valet de Dorante; ſon maître peut être reſté au Bureau pour affaires. Où eſt Liſette?

SILVIA.

Liſette s'habille, & dans ſon miroir, nous trouve très-imprudens de lui livrer Dorante; elle aura bientôt fait.

M. ORGON.

Doucement, on vient.



SCENE VI.

DORANTE *en valet*, M. ORGON, SILVIA, MARIO.

DORANTE.

JE cherche M. Orgon; n'est-ce pas à lui que j'ai l'honneur de faire la révérence?

M. ORGON.

Oui, mon ami, c'est à lui-même.

DORANTE.

Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles; j'appartiens à Monsieur Dorante, qui me suit, & qui m'envoye toujours devant, vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

M. ORGON.

Tu fais ta commission de fort bonne grace. Lisette, que dis-tu de ce garçon-là?

SILVIA.

Moi, Monsieur, je dis qu'il est bien venu, & qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté; je fais du mieux qu'il m'est possible.

MARIO.

Il n'eſt pas mal tourné, au moins : ton cœur n'a qu'à ſe bien tenir, Liſette.

SILVIA.

Mon cœur ! c'eſt bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, Mademoiſelle ; ce que dit Monſieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modeſtie-là me plaît : continuez de même.

MARIO.

Fort bien ! Mais il me ſemble que ce nom de Mademoiſelle qu'il te donne eſt bien ſérieux. Entre gens comme vous, le ſtyle des complimens ne doit pas être ſi grave ; vous ſeriez toujours ſur le quivive : allons, traitez-vous plus commodément. Tu as nom Liſette ; & toi, mon garçon, comment t'appelles-tu ?

DORANTE.

Bourguignon, Monſieur, pour vous ſervir.

SILVIA.

Eh bien ! Bourguignon ſoit.

DORANTE.

Va donc pour Liſette ; je n'en ſerai pas moins votre ſerviteur.

MARIO.

Votre ſerviteur! ce n'eſt point encore là votre jargon; c'eſt ton ſerviteur qu'il faut dire.

M. ORGON.

Ah, ah, ah, ah!

SILVIA, *bas à Mario.*

Vous me jouez, mon frere.

DORANTE.

A l'égard du tutoiement, j'attends les ordres de Liſette.

SILVIA.

Fais comme tu voudras, Bourguignon; voilà la glace rompue, puiſque cela divertit ces Meſſieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Liſette; & je réponds ſur le champ à l'honneur que tu me fais.

M. ORGON.

Courage, mes enfans; ſi vous commencez à vous aimer, vous voilà débarraſſés des cérémonies.

MARIO.

Oh! doucement; s'aimer, c'eſt une autre affaire: vous ne ſavez peut-être pas que j'en veux au cœur de Liſette, moi qui vous parle. Il eſt vrai qu'il m'eſt cruel; mais je ne veux pas que Bourguignon aille ſur mes briſées.

SILVIA.

Oui! le prenez-vous ſur ce ton-là? Et moi, je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire je veux, belle Liſette; tu n'as pas beſoin d'ordonner pour être ſervie.

MARIO.

Monſieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raiſon, Monſieur; c'eſt dans ſes yeux que je l'ai priſe.

MARIO.

Tais-toi, c'eſt encore pis; je te défends d'avoir tant d'eſprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens; & s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

M. ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès; retirons-nous; Dorante va venir, allons le dire à ma fille; & vous, Liſette, montrez à ce garçon l'appartement de ſon Maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monſieur, vous me faites trop d'honneur.

SCENE VII.

SILVIA, DORANTE.

SILVIA, *à part.*

ILs ſe donnent la comédie : n'importe, mettons tout à profit ; ce garçon-ci n'eſt pas ſot, & je ne plains pas la ſoubrette qui l'aura. Il va m'en conter ; laiſſons-le dire, pourvu qu'il m'inſtruiſe.

DORANTE, *à part.*

Cette fille-ci m'étonne ! Il n'y a point de femme au monde, à qui ſa phyſionomie ne fit honneur : lions connoiſſance avec elle... (*haut.*) Puiſque nous ſommes dans le ſtyle amical, & que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Liſette, ta Maîtreſſe te vaut-elle ? Elle eſt bien hardie d'oſer avoir une femme-de-chambre comme toi.

SILVIA.

Bourguignon, cette queſtion-là m'annonce que, ſuivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs, n'eſt-il pas vrai ?

DORANTE.

Ma foi, je n'étois pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue: tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grande liaison avec les soubrettes : je n'aime pas l'esprit domestique; mais à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc! tu me soumets, je suis presque timide : ma familiarité n'oseroit s'apprivoiser avec toi ; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête; & quand je te tutoie, il me semble que je joue : enfin, j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feroient rire. Quelle espece de suivante es-tu donc, avec ton air de Princesse ?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant, est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE.

Ma foi, je ne serois pas surpris quand ce seroit aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait est joli, assurément : mais je te le répete encore, je ne suis pas faite aux cajoleries de ceux, dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE.

C'eſt-à-dire que ma parure ne te plaît pas ?

SILVIA.

Non, Bourguignon ; laiſſons-là l'amour, & ſoyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela ? ton petit traité n'eſt compoſé que de deux clauſes impoſſibles.

SILVIA, *à part.*

Quel homme pour un valet ! (*haut.*) Il faut pourtant qu'il s'exécute ; on m'a prédit que je n'épouſerai jamais qu'un homme de condition, & j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu, cela eſt plaiſant ! Ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi ; j'ai fait ſerment de n'aimer ſérieuſement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons. Tu as l'air bien diſtingué ; & l'on eſt quelquefois fille de condition ſans le ſavoir.

SILVIA.

Ha, ha, ha! je te remercierois de ton éloge, si ma mere n'en faisoit pas les frais.

DORANTE.

Eh bien! venge-t-en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, *à part.*

Il le mériteroit. (*haut*) Mais ce n'est pas là de quoi il est question : treve de badinage ; c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, & je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu! si j'étois tel, la prédiction me menaceroit; j'aurois peur de la vérifier : je n'ai point de foi à l'astrologie; mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, *à part.*

Il ne tarit point..... (*haut.*) Finiras-tu? Que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerois point.

SILVIA.

Non; mais elle a dit que tu n'y gagnerois rien; & moi, je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette : cette fierté-là te va à merveille ; & quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir ; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vue. Il te falloit encore cette grace-là ; & je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA, *à part.*

Mais, en vérité, voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie... (*haut.*) Dis-moi ; qui es-tu, toi, qui me parles ainsi?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens, qui n'étoient pas riches.

SILVIA.

Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, & je voudrois pouvoir y contribuer : la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi, l'amour a plus de tort qu'elle : j'aimerois mieux qu'il me fut permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, *à part.*

Nous voilà, grace au Ciel, en conversa-

tion réglée. (*haut.*) Bourguignon, je ne ſaurois me fâcher des diſcours que tu me tiens; mais je t'en prie, changeons d'entretien. Venons à ton maître. Tu peux te paſſer de me parler d'amour, je penſe?

DORANTE.

Tu pourrois bien te paſſer de m'en faire ſentir, toi.

SILVIA.

Ahi! je me fâcherai: tu m'impatientes: encore une fois, laiſſe-là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA, *à part.*

A la fin, je crois qu'il m'amuſe... (*haut.*) Eh bien, Bourguignon, tu ne veux donc pas finir? faudra-t-il que je te quitte? (*à part.*) Je devrois déjà l'avoir fait.

DORANTE.

Attends, Liſette, je voulois moi-même te parler d'autre choſe; mais je ne ſais plus ce que c'eſt.

SILVIA.

J'avois de mon côté quelque choſe à te dire; mais tu m'as fait perdre mes idées auſſi, à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir demandé ſi ta maîtreſſe te valoit.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour : adieu.

DORANTE.

Et non, te dis-je, Lisette; il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien! soit; je voulois te parler de lui aussi, & j'espere que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est. Ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion : il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le sers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis-là, par exemple.

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le dire?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponses qui m'emportent : fais comme tu voudras, je n'y résiste point ; & je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi, je voudrois bien savoir comment

il ſe fait que j'ai la bonté de t'écouter; car aſſurément cela eſt ſingulier.

DORANTE.

Tu as raiſon, notre aventure eſt unique.

SILVIA, *à part.*

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne ſuis point partie; je ne pars point, me voilà encore, & je réponds; en vérité, cela paſſe la raillerie. (*haut.*) Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je; plus de quartier. Quand ton maître ſera venu, je tâcherai, en faveur de ma maîtreſſe, de le connoître par moi-même, s'il en vaut la peine. En attendant, tu vois cet appartement; c'eſt le vôtre.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH! te voilà, Bourguignon. Mon porte-manteau & toi, avez-vous été bien reçus ici?

DORANTE.

Il n'étoit pas possible qu'on nous reçut mal, Monsieur.

ARLEQUIN.

Un Domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, & qu'on alloit avertir mon beau-pere, qui étoit avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire Monsieur Orgon & sa fille, sans doute, Monsieur?

ARLEQUIN.

Et oui, mon beau-pere & ma femme, autant vaut. Je viens pour épouser; & ils m'attendent pour être marié : cela est convenu; il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA.

C'est une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y pense.

ARLEQUIN.

Oui; mais quand on y a pensé, on n'y pense plus.

SILVIA, *bas à Dorante.*

Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché chez vous, ce me semble.

ARLEQUIN.

Que dites-vous là à mon valet, la belle?

SILVIA.

Rien : je lui dis ſeulement que je vais faire deſcendre Monſieur Orgon.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-pere, comme moi ?

SILVIA.

C'eſt qu'il ne l'eſt pas encore.

DORANTE.

Elle a raiſon, Monſieur ; le mariage n'eſt pas fait.

ARLEQUIN.

Eh bien ! me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il ſoit fait.

ARLEQUIN.

Pardi ! voilà bien des façons, pour un beau-pere de la veille ou du lendemain !

SILVIA.

En effet, quelle ſi grande différence y a-t-il entre être marié ou ne l'être pas ? Oui, Monſieur, nous avons tort ; & je cours informer votre beau-pere de votre arrivée.

ARLEQUIN.

Et ma femme auſſi, je vous prie. Mais avant que de partir, dites-moi une choſe : vous, qui êtes ſi jolie, n'êtes-vous pas la ſoubrette de l'Hôtel ?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

ARLEQUIN.

C'eſt fort bien fait; je m'en réjouis. Croyez-vous que je plaiſe ici ? Comment me trouvez-vous ?

SILVIA.

Je vous trouve... plaiſant.

ARLEQUIN.

Bon, tant mieux; entretenez-vous dans ce ſentiment-là, il pourra trouver ſa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeſte de vous en contenter; mais je vous quitte : il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-pere, car aſſurément il ſeroit venu : & j'y vais.

ARLEQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA, *à part.*

Que le ſort eſt bizarre ! aucun de ces deux hommes n'eſt à ſa place.



SCENE IX.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

EH bien! Monſieur, mon commencement va bien : je plais déjà à la ſoubrette.

DORANTE.

Butord que tu es!

ARLEQUIN.

Pourquoi donc? mon entrée eſt ſi gentille.

DORANTE.

Tu m'avois tant promis de laiſſer là tes façons de parler ſottes & triviales. Je ne t'avois recommandé que d'être ſérieux. Va, je vois bien que je ſuis un étourdi de m'en être fié à toi.

ARLEQUIN.

Je ferai encore mieux dans les ſuites: & puiſque le ſérieux n'eſt pas ſuffiſant, je donnerai du mélancolique; je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne ſais plus où j'en ſuis; cette aventure-ci m'étourdit : que faut-il que je faſſe?

ARLEQUIN.

Eſt-ce que la fille n'eſt pas plaiſante?

DORANTE.

Tais-toi; voici Monſieur Orgon qui vient.

SCENE X.

M. ORGON, DORANTE, ARLEQUIN.

M. ORGON.

MON cher Monſieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre; mais ce n'eſt que de cet inſtant que j'apprends que vous êtes ici.

ARLEQUIN.

Monſieur, mille pardons, c'eſt beaucoup trop; & il n'en faut qu'un, quand on n'a fait qu'une faute: au ſurplus, tous mes pardons ſont à votre ſervice.

M. ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas beſoin.

ARLEQUIN.

Vous êtes le maître, & moi, votre ſerviteur.

M. ORGON.

Je ſuis, je vous aſſure, charmé de vous voir, & je vous attendois avec impatience.

ARLEQUIN.

Je ſerois d'abord venu ici avec Bourguignon : mais quand on arrive de voyage, vous ſavez qu'on eſt ſi mal bâti ; & j'étois bien aiſe de me préſenter dans un état plus ragoûtant.

M. ORGON.

Vous y avez fort bien réuſſi. Ma fille s'habille ; elle a été un peu indiſpoſée ; en attendant qu'elle deſcende, voulez-vous vous rafraîchir ?

ARLEQUIN.

Oh ! je n'ai jamais refuſé de trinquer avec perſonne.

M. ORGON.

Bourguignon, ayez ſoin de vous, mon garçon.

ARLEQUIN.

Le gaillard eſt gourmet ; il boira du meilleur.

M. ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, M. ORGON.

M. ORGON.

EH bien ! que me veux-tu, Lisette ?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

M. ORGON.

De quoi s'agit-il ?

LISETTE.

De vous dire l'état où sont les choses, parce qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

M. ORGON.

Ceci est donc bien sérieux ?

LISETTE.

Oui, très-sérieux. Vous avez consenti au déguisement de Mademoiselle Silvia ; moi-même, je l'ai trouvé d'abord sans conséquence; mais je me suis trompé.

M. ORGON.

Et de quelle conséquence eſt-il donc ?

LISETTE.

Monſieur, on a de la peine à ſe louer ſoi-même : mais, malgré toutes les regles de la modeſtie, il faut pourtant que je vous diſe que, ſi vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu gendre n'aura plus de cœur à donner à Mademoiſelle votre fille. Il eſt tems qu'elle ſe déclare, cela preſſe; car un jour plus tard, je n'en réponds plus.

M. ORGON.

Eh! d'où vient qu'il ne voudra plus de ma fille, quand il la connoîtra ? Te défies-tu de ſes charmes ?

LISETTE.

Non ; mais vous ne vous méfiez pas aſſez des miens. Je vous avertis qu'ils vont leur train, & que je ne vous conſeille pas de les laiſſer faire.

M. ORGON.

Je vous en fais mes complimens, Liſette. (*il rit.*) ah, ah, ah !

LISETTE.

Nous y voilà ; vous plaiſantez, Monſieur, vous vous moquez de moi ; j'en ſuis fâchée ; car vous y ſerez pris.

M. ORGON.

Ne t'en embarraſſe pas, Liſette, va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le répéte encore, le cœur de Dorante va bien vîte. Tenez, actuellement je lui plais beaucoup ; ce ſoir il m'aimera ; il m'adorera demain : je ne le mérite pas, il eſt de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira ; mais cela ne laiſſera pas que d'être. Voyez-vous, demain je me garantis adorée.

M. ORGON.

Eh bien ! que vous importe? S'il vous aime tant ; qu'il vous épouſe.

LISETTE.

Quoi ! vous ne l'en empêcheriez pas ?

M. ORGON.

Non, d'homme d'honneur, ſi tu le menes juſques-là.

LISETTE.

Monſieur, prenez-y garde : juſqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laiſſé faire tout ſeuls ; j'ai ménagé ſa tête ; ſi je m'en mêle, je la renverſe : il n'y aura plus de remede.

M. ORGON.

Renverſe, ravage, brûle, enfin épouſe, je te le permets, ſi tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là, je compte ma fortune faite.

M. ORGON.

Mais dis-moi: ma fille t'a-t-elle parlé? Que pense-t-elle de son prétendu?

LISETTE.

Nous n'avons encore gueres trouvé le moment de nous parler; car ce prétendu m'obsede: mais à vue de pays, je ne la crois pas contente; je la trouve triste, rêveuse; & je m'attends bien qu'elle me priera de le rebuter.

M. ORGON.

Et moi, je te le défends. J'évite de m'expliquer avec elle; j'ai mes raisons pour faire durer ce déguisement; je veux qu'elle examine son futur plus à loisir. Mais le valet, comment se gouverne-t-il? Ne se mêle-t-il pas d'aimer ma fille?

LISETTE.

C'est un original: j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conséquence avec elle, parce qu'il est bien fait: il la regarde, & soupire.

M. ORGON.

Et cela la fâche.

LISETTE.

Mais.... elle rougit.

M. ORGON.

Bon ! tu te trompes ; les regards d'un valet ne l'embarraſſent pas juſques-là.

LISETTE.

Monſieur, elle rougit.

M. ORGON.

C'eſt donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure.

M. ORGON.

Et bien, quand tu lui parleras, dis-lui que tu ſoupçonnes ce valet de la prévenir contre ſon maître ; & ſi elle ſe fâche, ne t'en inquiettе point, ce ſont mes affaires. Mais voici Dorante, qui te cherche, apparemment.

SCENE II.

LISETTE, ARLEQUIN, M. ORGON.

ARLEQUIN.

AH ! je vous trouve, merveilleuſe Dame ; je vous demandois à tout le monde. Serviteur, cher beau-pere, ou peu s'en faut.

M. ORGON.

Serviteur. Adieu, mes enfans : je vous laiſſe enſemble ; il eſt bon que vous vous aimiez un peu, avant que de vous marier.

ARLEQUIN.

Je ferois bien ces deux beſognes-là à la fois, moi.

M. ORGON.

Point d'impatience : adieu.

SCENE III.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MADAME, il dit que je ne m'impatiente pas ; il en parle bien à ſon aiſe, le bon-homme.

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, Monſieur : c'eſt par galanterie que vous faites l'impatient : à peine êtes-vous arrivé ! Votre amour ne ſauroit être bien fort ; ce n'eſt tout au plus qu'un amour naiſſant.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours! un amour de votre façon ne reſte pas longtems au berceau; votre premier coup d'œil a fait naître le mien; le ſecond lui a donné des forces, & le troiſiéme l'a rendu grand garçon; tâchons de l'établir au plus vîte: ayez ſoin de lui, puiſque vous êtes ſa mere.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite? eſt-il ſi abandonné?

ARLEQUIN.

En attendant qu'il ſoit pourvu, donnez-lui ſeulement votre belle main blanche, pour l'amuſer un peu.

LISETTE.

Tenez donc, petit importun, puiſqu'on ne ſauroit avoir la paix, qu'en vous amuſant.

ARLEQUIN, *lui baiſant la main.*

Cher jou-jou de mon ame! cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage de n'en avoir que roquille.

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous, vous êtes trop avide.

ARLEQUIN.

Je ne demande qu'à me ſoutenir, en attendant que je vive.

LISETTE.

Ne ſaut-il pas avoir de la raiſon ?

ARLEQUIN.

De la raiſon ! hélas ! je l'ai perdue : vos beaux yeux ſont les filous qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais eſt-il poſſible que vous m'aimiez tant ? je ne ſaurois me le perſuader.

ARLEQUIN.

Je ne me ſoucie pas de ce qui eſt poſſible, moi ; mais je vous aime comme un perdu, & vous verrez bien dans votre miroir que cela eſt juſte.

LISETTE.

Mon miroir ne ſerviroit qu'à me rendre plus incrédule.

ARLEQUIN.

Ah ! mignone ! adorable ! votre humilité ne ſeroit donc qu'une hypocrite !

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous, c'eſt votre valet.



SCENE IV.

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE.

MONSIEUR, pourrois-je vous entretenir un moment?

ARLEQUIN.

Non: maudite ſoit la valetaille qui ne ſauroit nous laiſſer en repos.

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, Monſieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

ARLEQUIN.

Madame, s'il en dit deux, ſon congé ſera le troiſiéme. Voyons?

DORANTE, *bas à Arlequin.*

Viens donc, impertinent.

ARLEQUIN, *bas à Dorante.*

Ce ſont des injures, & non pas des mots, cela.... (*à Liſette.*) Ma reine, excuſez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Débarraſſe-moi de tout ceci: ne te livre

point : parois ſérieux & rêveur , & même mécontent : entends-tu ?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami ; ne vous inquiettez-pas, & retirez-vous.

SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

AH, Madame ! ſans lui j'allois vous dire de belles choſes ! & je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour qui eſt extraordinaire. Mais à propos de mon amour, quand eſt-ce que le vôtre lui tiendra compagnie ?

LISETTE.

Il faut eſpérer que cela viendra.

ARLEQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne ?

LISETTE.

La queſtion eſt vive : ſavez-vous bien que vous m'embarraſſez ?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous : je brûle & je crie au feu.

LISETTE.

LISETTE.

S'il m'étoit permis de m'expliquer ſi vîte.

ARLEQUIN.

Je ſuis du ſentiment que vous le pouvez en conſcience.

LISETTE.

La retenue de mon ſexe ne le veut pas.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt donc pas la retenue d'à préſent, qui donne bien d'autres permiſſions.

LISETTE.

Mais que me demandez-vous?

ARLEQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez: tenez, je vous aime, moi: faites l'écho; répétez, Princeſſe.

LISETTE.

Quel inſatiable! Eh bien! Monſieur, je vous aime.

ARLEQUIN.

Eh bien! Madame, je me meurs; mon bonheur me confond; j'ai peur d'en courir les champs. Vous m'aimez! cela eſt admirable.

LISETTE.

J'aurois lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage. Peut-

être m'aimerez-vous moins, quand nous nous connoîtrons mieux.

ARLEQUIN.

Ah! Madame, quand nous en ſerons-là, j'y perdrai beaucoup; il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

ARLEQUIN.

Et vous, Madame, vous ne ſavez pas les miennes; & je ne devrois vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'eſt pas les maîtres de ſon ſort.

ARLEQUIN.

Les peres & meres font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous auroit choiſi, dans quelque état que vous euſſiez été.

ARLEQUIN.

Il a beau jeu pour me choiſir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard?

ARLEQUIN.

Hélas ! quand vous ne feriez que Perrette ou Margot ; quand je vous aurois vu, le martinet à la main, defcendre à la cave, vous auriez toujours été ma Princeffe.

LISETTE.

Puiffent de fi beaux fentimens être durables !

ARLEQUIN.

Pour les fortifier de part & d'autre, jurons-nous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites fur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'intérêt à ce ferment-là que vous ; & je le fais de tout mon cœur.

ARLEQUIN *fe met à genoux.*

Votre bonté m'éblouit, & je me profterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous, je ne faurois vous fouffrir dans cette pofture-là ; je ferois ridicule de vous y laiffer : levez-vous. Voilà encore quelqu'un.



SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN, SILVIA.

LISETTE.

QUE voulez-vous, Lisette?

SILVIA.

J'aurois à vous parler, Madame.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas! Hé! ma mie, revenez dans un quart-d'heure, allez: les Femmes-de-chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monsieur, il faut que je parle à Madame.

ARLEQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre Soubrette! Reine de ma vie, renvoyez-la. Retournez-vous-en, ma fille: nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie; n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette?

SILVIA.

Mais, Madame...

ARLEQUIN.

Mais. Ce mais-là n'eſt bon qu'à me donner la fievre.

SILVIA.

(*A part.*) Ah! le vilain homme! (*haut.*) Madame, je vous aſſure que cela eſt preſſé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défaſſe, Monſieur.

ARLEQUIN.

Puiſque le diable le veut & elle auſſi.... Patience.... je me promenerai en attendant qu'elle ait faite. Ah! les ſottes gens que nos gens!

SCENE VII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

JE vous trouve admirable, de ne pas le renvoyer tout d'un coup, & de me faire eſſuyer les brutalités de cet animal-là!

LISETTE.

Pardi, Madame, je ne puis pas jouer deux rolles à la fois : il faut que je paroisse ou la Maîtresse, ou la Suivante; que j'obéisse ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien. Mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre Maîtresse. Vous voyez bien que cet homme-là ne vous convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le tems de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Etes-vous folle, avec votre examen? Est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance? En un mot, je n'en veux point. Apparemment que mon pere n'approuve pas la répugnance qu'il me voit; car il me fuit, & ne me dit mot. Dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

LISETTE.

Je ne saurois, Madame.

SILVIA.

Vous ne sauriez? Et qu'est-ce qui vous en empêche?

LISETTE.

Monsieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu ? Mais je ne reconnois point mon pere à ce procédé-là ?

LISETTE.

Positivement défendu.

SILVIA.

Eh bien ! je vous charge de lui dire mes dégouts, & de l'assurer qu'ils sont invincibles : je ne saurois me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

LISETTE.

Mais, Madame, le futur, qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant ?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je ; & votre peu de zele aussi.

LISETTE.

Donnez-vous le tems de voir ce qu'il est ; voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le hais assez, sans prendre du tems pour le haïr davantage.

LISETTE.

Son valet, qui fait l'important, ne vous

auroit-il point gâté l'esprit sur son compte?

SILVIA.

Hum, la sotte! Son valet a bien affaire ici!

LISETTE.

C'est que je me méfie de lui; car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits, on n'en a que faire. J'ai soin que ce valet me parle peu: & dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très-sage.

LISETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires mal-adroites, pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t-il pas à m'entendre dire de jolies choses? A qui en avez-vous? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part? Car enfin, vous m'obligez à le justifier. Il n'est pas question de le brouiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe, pour me faire une imbécille, moi, qui écoute ses histoires.

LISETTE.

Oh ! Madame, dès que vous le défendez ſur ce ton là, & que cela va juſqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je le défends ſur ce ton-là ? Qu'eſt-ce que c'eſt que le ton dont vous dites cela vous-même ? Qu'entendez-vous par ce diſcours ? Que ſe paſſe-t-il dans votre eſprit ?

LISETTE.

Je dis, Madame, que je ne vous ai jamais vûe comme vous êtes, & que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien ! ſi ce valet n'a rien dit, à la bonne heure ; il ne faut pas vous emporter pour le juſtifier ; je vous crois, voilà qui eſt fini ; je ne m'oppoſe pas à la bonne opinion que vous avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais eſprit ! comme elle tourne les choſes ! Je me ſens dans une indignation.... qui.... va juſqu'aux larmes.

LISETTE.

En quoi donc, Madame ? Quelle fineſſe entendez-vous à ce que je dis,

SILVIA.

Moi, j'y entends finesse! moi, je vous querelle pour lui! j'ai bonne opinion de lui! Vous me manquez de respect jusques-là! Bonne opinion, juste Ciel! bonne opinion! Que faut-il que je réponde à cela? Qu'est-ce que cela veut dire? A qui parlez-vous? Qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive? Où en sommes-nous?

LISETTE.

Je n'en sais rien: mais je ne reviendrai de long-tems de la surprise où vous me jettez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi. Retirez-vous, vous m'êtes insupportable; laissez-moi, je prendrai d'autres mesures.

SCENE VIII.

SILVIA.

Je frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire. Avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit! Comme ces gens-là vous dégradent?

Je ne ſaurois m'en remettre ; je n'oſerois ſonger aux termes dont elle s'eſt ſervie, ils me font toujours peur. Il s'agit d'un valet ! ah ! l'étrange choſe ! Ecartons l'idée dont cette inſolence eſt venue me noircir l'imagination. Voici Bourguignon ; voilà cet objet en queſtion, pour lequel je m'emporte : mais ce n'eſt pas ſa faute, le pauvre garçon ; & je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCENE IX.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

LISETTE, quelque éloignement que tu ayes pour moi, je ſuis forcé de te parler ; je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus : tu me dis, je t'en prie.

SILVIA.

C'eſt que cela m'eſt échappé.

DORANTE.

Eh bien ! crois-moi, parlons comme nous pourrons ; ce n'eſt pas la peine de nous gêner pour le peu de tems que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Eſt-ce que ton Maître s'en va ? Il n'y auroit pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'eſt-il pas vrai ? J'acheve ta penſée.

SILVIA.

Je l'acheverois bien moi-même, ſi j'en avois envie ; mais je ne ſonge pas à toi.

DORANTE.

Et moi, je ne te perds point de vûe.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t-en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, & me l'eſt en effet : je ne te veux ni bien, ni mal ; je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'eſprit ne me tourne. Voilà mes

diſpoſitions ; ma raiſon ne m'en permet point d'autres ; & je devrois me diſpenſer de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur eſt inconcevable : Tu m'ôtes, peut-être, tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaiſie il s'eſt allé mettre dans l'eſprit ! Il me fait de la peine. Reviens à toi : Tu me parles, je te réponds, c'eſt beaucoup, c'eſt trop même, tu peux m'en croire ; & ſi tu étois inſtruit, en vérité tu ſerois content de moi ; tu me trouverois d'une bonté ſans exemple, d'une bonté que je blâmerois dans une autre : je ne me la reproche pourtant pas ; le fond de mon cœur me raſſure, ce que je fais eſt louable ; c'eſt par généroſité que je te parle ; mais il ne faut pas que cela dure ; ces généroſités-là ne ſont bonnes qu'en paſſant ; & je ne ſuis pas faite pour me raſſurer toujours ſur l'innocence de mes intentions ; à la fin, cela ne reſſembleroit plus à rien. Ainſi finiſſons, Bourguignon ; finiſſons, je t'en prie : qu'eſt-ce que cela ſignifie ? c'eſt ce moquer : allons, qu'il n'en ſoit plus parlé.

DORANTE.

Ah ! ma chere Liſette, que je ſouffre !

SILVIA.

Venons à ce que tu voulois me dire : Tu te plaignois de moi, quand tu es entré ; de quoi étoit-il queſtion ?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle ; j'avois envie de te voir, & je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, *à part.*

Que dire à cela ! Quand je me fâcherois, il n'en ſeroit ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta Maîtreſſe, en partant, a paru m'accuſer de t'avoir parlé au déſavantage de mon Maître.

SILVIA.

Elle ſe l'imagine : & ſi elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment ; je me charge du reſte.

DORANTE.

Eh ! ce n'eſt pas cela qui m'occupe.

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire enſemble.

DORANTE.

Laiſſe-moi du moins le plaiſir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit-là ! J'a-

muſerai la paſſion de Bourguignon! Le ſouvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raiſon; je ne ſais ce que je dis, ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu; tu prends le bon parti.... Mais à propos de tes adieux, il me reſte encore une choſe à ſavoir: Vous partez, m'as-tu dit; cela eſt-il ſérieux?

DORANTE.

Pour moi, il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtois pas pour cette réponſe-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute: c'eſt de n'être pas parti dès que je t'ai vûe.

SILVIA, *à part.*

J'ai beſoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu ſavois, Liſette, l'état où je me trouve.....

SILVIA.

Oh! il n'eſt pas ſi curieux à ſavoir que le mien, je t'en aſſure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher ? je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA, *à part.*

Il ne faudroit pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrois-je espérer en tâchant de me faire aimer ? hélas! quand même j'aurois ton cœur.....

SILVIA.

Que le Ciel m'en préserve ! quand tu l'aurois, tu ne le saurois pas ; & je ferois si bien, que je ne le saurois pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient-là !

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté ! Qu'ai-je donc de si affreux ?

SILVIA.

Rien, ce n'est pas-là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien ! chere Lisette, dis-le moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh ! je te l'ai assez dit; tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croye ! Désespere une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains; tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ! accable mon cœur de cette certitude-là ! j'agis de bonne foi, donne-moi du secours contre moi-même : il m'est nécessaire, je te le demande à genoux.

Il se jette à genoux. Dans ce moment, M. Orgon & Mario entrent, & ne disent mot.

SCENE X.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.

SILVIA.

AH ! nous y voilà ! il ne manquoit plus que cette façon-là à mon aventure. Que je suis malheureuse ! c'est ma facilité qui le place-là. Leve-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure; il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira : que me veux-tu ? je ne te hais point. Leve-toi; je t'aimerois si je pouvois :

tu ne me déplais point, cela doit te ſuffire.

DORANTE.

Quoi! Liſette, ſi je n'étois pas ce que je ſuis, ſi j'étois riche, d'une condition honnête, & que je t'aimâſſe autant que je t'aime, ton cœur n'auroit point de répugnance pour moi?

SILVIA.

Aſſurément.

DORANTE.

Tu ne me haïrois pas? tu me ſouffrirois?

SILVIA.

Volontiers. Mais leve-toi.

DORANTE.

Tu parois le dire ſérieuſement; & ſi cela eſt, ma raiſon eſt perdue.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, & tu ne te leves point.

M. ORGON, *s'approchant.*

C'eſt bien dommage de vous interrompre; cela va à merveille, mes enfans; courage.

SILVIA.

Je ne ſaurois empêcher ce garçon de ſe mettre à genoux, Monſieur; je ne ſuis pas en état de lui en impoſer, je penſe?

M. ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux ; mais j'ai à te dire un mot, Lisette ; & vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis : vous le voulez bien, Bourguignon ?

DORANTE.

Je me retire, Monsieur.

M. ORGON.

Allez, & tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagemenr que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, Monsieur ?

MARIO.

Vous-même, Monsieur Bourguignon ; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne sais ce qu'on veut dire.

M. ORGON.

Adieu, adieu ; vous vous justifierez une autre fois.



SCENE XI.

SILVIA, MARIO, M. ORGON.

M. ORGON.

EH bien ! Silvia, vous ne nous regardez pas : vous avez l'air tout embarrassé.

SILVIA.

Moi, mon pere ! & où seroit le motif de mon embarras ? Je suis, grace au Ciel, comme à mon ordinaire ; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur ; il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frere ; mais pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

M. ORGON.

C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître ?

SILVIA.

Qui ? le domestique de Dorante ?

M. ORGON.

Oui, le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne ſavois pas l'épithete, ne me parle pas de lui.

M. ORGON.

Cependant, on prétend que c'eſt lui qui le détruit auprès de toi: & c'eſt ſur quoi j'étois bien-aiſe de te parler.

SILVIA.

Ce n'eſt pas la peine, mon pere: & perſonne au monde, que ſon maître, ne m'a donné l'averſion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma ſœur: elle eſt trop forte pour être ſi naturelle, & quelqu'un y a aidé.

SILVIA, *avec vivacité.*

Avec quel air myſtérieux vous me dites cela, mon frere! & qui eſt donc ce quelqu'un qui y a aidé; voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma ſœur? comme tu t'emportes!

SILVIA.

C'eſt que je ſuis bien laſſe de mon perſonnage; & je me ſerois déjà démaſquée,

ſi je n'avois pas craint de fâcher mon pere.

M. ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma fille; je viens ici pour vous le recommander. Puiſque j'ai eu la complaiſance de vous permettre votre déguiſement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de ſuſpendre votre jugement ſur Dorante, & de voir ſi l'averſion qu'on vous a donnée pour lui eſt légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon pere? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi! ce babillard qui vient de ſortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui?

SILVIA, *avec feu.*

Que vos diſcours ſont déſobligeans! m'a dégoûtée de lui! dégoûtée! j'eſſuie des expreſſions bien étranges; je n'entends plus que des choſes inouies, qu'un langage inconcevable, j'ai l'air embarraſſé, il y a quelque choſe: & puis c'eſt le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée. C'eſt tout ce qui vous plaira; mais je n'y entends rien.

MARIO.

Pour le coup, c'eſt toi qui es étrange : à qui en as-tu donc ? d'où vient que tu es ſi fort ſur le qui-vive ? dans quelle idée nous ſoupçonnes-tu ?

SILVIA.

Courage, mon frere : par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque ? Quel ſoupçon voulez-vous qui me vienne ? avez-vous des viſions ?

M. ORGON.

Il eſt vrai que tu es ſi agitée, que je ne te reconnois point non plus. Ce ſont apparemment ces mouvemens-là qui ſont cauſe que Liſette nous a parlé comme elle a fait. Elle accuſoit ce valet de ne t'avoir pas entretenu à l'avantage de ſon maître : & Madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colere, que j'en ſuis encore toute ſurpriſe ; & c'eſt ſur ce mot de ſurpriſe que nous l'avons querellée ; mais ces gens-là ne ſavent pas la conſéquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente ! y a-t il rien de plus haïſſable que cette fille-là ? J'avoue que je me

ſuis fâchée par un eſprit de juſtice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois point de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t-il rien de plus ſimple ? Quoi ! parce que je ſuis équitable, que je veux qu'on ne nuiſe à perſonne, que je veux ſauver un domeſtique du tort qu'on peut lui faire auprès de ſon maître, on dit que j'ai des emportemens, des fureurs dont on eſt ſurpriſe ? Un moment après un mauvais eſprit raiſonne ; il faut ſe fâcher, il faut la faire taire, & prendre mon parti contre elle, à cauſe de la conſéquence de ce qu'elle dit ? Mon parti ! J'ai donc beſoin qu'on me défende, qu'on me juſtifie ? on peut donc mal interprêter ce que je fais ? mais que fais-je ? de quoi m'accuſe-t-on ? inſtruiſez-moi, je vous en conjure : cela eſt-il ſérieux ? me joue-t-on ? ſe moque-t-on de moi ? je ne ſuis pas tranquille.

M. ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, Monſieur, il n'y a point de douceur qui tienne : comment donc ? des ſurpriſes, des conſéquences ! Eh qu'on s'explique : que veut-on

veut-on dire ? On accuſe ce valet, & on a tort ; vous vous trompez tous ; Liſette eſt une folle, il eſt innocent, & voilà qui eſt fini : pourquoi donc m'en reparler encore ? car je ſuis outrée.

M. ORGON.

Tu te retiens, ma fille ; tu aurois grande envie de me quereller auſſi. Mais faiſons mieux, il n'y a que ce valet qui eſt ſuſpect ici ; Dorante n'a qu'à le chaſſer.

SILVIA.

Quel malheureux déguiſement ! Sur-tout que Liſette ne m'approche pas ; je la hais plus que Dorante.

M. ORGON.

Tu la verras ſi tu veux ; mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille, car il t'aime ; & cela t'importune, aſſurément.

SILVIA.

Je n'ai point à m'en plaindre : il me prend pour une ſuivante, & il me parle ſur ce ton-là ; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtreſſe que tu le dis bien.

M. ORGON.

Ne l'avons-nous pas vu ſe mettre à genoux malgré toi ? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaiſoit pas ?

SILVIA, *à part.*

J'étouffe.

MARIO.

Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé ſi tu l'aimerois, que tu ayes tendrement ajouté, volontiers ; ſans quoi il y ſeroit encore.

SILVIA.

L'heureuſe apoſtille, mon frere ! Mais comme l'action m'a déplu, la répétition n'en eſt pas aimable. Ah ça, parlons ſérieuſement : quand finira la comédie que vous vous donnez ſur mon compte ?

M. ORGON.

La ſeule choſe que j'exige de toi, ma fille, c'eſt de ne te déterminer à le refuſer qu'avec connoiſſance de cauſe. Attends encore ; tu me remercieras du délai que je demande, je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouſeras Dorante, & même avec inclination, je te le prédis.... Mais, mon pere, je vous demande grace pour le valet.

SILVIA.

Pourquoi, grace? & moi je veux qu'il ſorte.

M. ORGON.

Son maître en décidera; allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma ſœur; ſans rancune.

SCENE XII.

SILVIA, *ſeule*, DORANTE, *qui vient peu après.*

SILVIA.

AH! que j'ai le cœur ſerré! je ne ſais ce qui ſe mêle à l'embarras où je me trouve: toute cette aventure-ci m'afflige: je me défie de tous les viſages; je ne ſuis contente de perſonne: je ne le ſuis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah! je te cherchois, Liſette.

SILVIA.

Ce n'étoit pas la peine de me trouver; car je te fuis, moi.

DORANTE, *l'empêchant de ſortir.*

Arrête donc, Liſette, j'ai à te parler pour la derniere fois : il s'agit d'une choſe de conſéquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes : je ne te vois jamais, que tu ne me chagrines ; laiſſe-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant : mais écoute-moi, te dis-je ; tu vas voir les choſes bien changer de face, parce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien ! parle donc ; je t'écoute, puiſqu'il eſt arrêté que ma complaiſance pour toi ſera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le ſecret ?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi perſonne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'à l'eſtime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois : mais tâche de m'eſtimer ſans me le dire ; car cela ſent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette : tu m'as promis le secret ; achevons. Tu m'as vu dans de grands mouvemens ; je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà : je me défendrai bien de t'entendre, moi : adieu.

DORANTE.

Reste, ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh! qui es-tu donc?

DORANTE.

Ah! Lisette! c'est ici où tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur à qui je parle, c'est à toi.

DORANTE.

Personne ne vient-il?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où sont les choses me force à te le dire ; je suis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

SILVIA, *vivement.*

Qui est-il donc ?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après.

DORANTE.

C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA, *à part.*

Ah ! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulois sous cet habit pénétrer un peu ce que c'étoit que ta maîtresse, avant que de l'épouser. Mon pere, en partant, me permit ce que j'ai fait, & l'évenement m'en paroît un songe : je hais la maîtresse dont je devois être l'époux, & j'aime la suivante qui ne devoit trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent ? Je rougis pour elle de le dire ; mais ta maîtresse a si peu de goût, qu'elle est éprise de mon valet, au point qu'elle l'é-

pouſera ſi on la laiſſe faire. Quel parti prendre ?

SILVIA, *à part.*

Cachons-lui qui je ſuis.... (*haut.*) Votre ſituation eſt neuve, aſſurément ! Mais, Monſieur, je vous fais d'abord mes excuſes de tout ce que mes diſcours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE, *vivement.*

Tais-toi, Liſette ; tes excuſes me chagrinent : elles me rappellent la diſtance qui nous ſépare, & ne me la rendent que plus douloureuſe.

SILVIA.

Votre penchant pour moi eſt-il ſi ſérieux? M'aimez-vous juſques-là ?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puiſqu'il ne m'eſt pas permis d'unir mon ſort au tien : & dans cet état, la ſeule douceur que je pouvois goûter, c'étoit de croire que tu ne me haïſſois pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choiſi dans la condition où je ſuis, eſt aſſurément bien digne qu'on l'accepte ; & je le payerois volontiers du mien, ſi je ne craignois pas de le

jetter dans un engagement qui lui feroit tort.

DORANTE.

N'as-tu pas aſſez de charmes, Liſette ? y ajoutes-tu encore la nobleſſe avec laquelle tu me parles.

SILVIA.

J'entends quelqu'un. Patientez encore ſur l'article de votre valet ; les choſes n'iront pas ſi vîte : nous nous reverrons, & nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je ſuivrai tes conſeils.

Il ſort.

SILVIA.

Allons, j'avois grand beſoin que ce fût-là Dorante !

SCENE XIII.

SILVIA, MARIO.

MARIO.

JE viens te retrouver, ma ſœur. Nous t'avons laiſſée dans des inquiétudes qui me touchent : je veux t'en tirer ; écoute-moi.

SILVIA, *vivement.*

Ah vraiment, mon frere, il y a bien d'autres nouvelles!

MARIO.

Qu'est-ce que c'est?

SILVIA.

Ce n'est point Bourguignon, mon frere, c'est Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc?

SILVIA.

De lui, vous dis-je: je viens de l'apprendre tout-à-l'heure. Il sort: il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, sortons d'ici: allons trouver mon pere; il faut qu'il le sache. J'aurai besoin de vous aussi, mon frere. Il me vient de nouvelles idées: il faudra feindre de m'aimer: vous en avez déjà dit quelque chose en ba-

dinant ; mais ſur-tout gardez bien le ſecret, je vous prie.

MARIO.

Oh ! je le garderai bien ; car je ne ſais ce que c'eſt.

SILVIA.

Allons, mon frere, venez ; ne perdons point de tems. Il n'eſt jamais rien arrivé d'égal à cela !

MARIO.

Je prie le Ciel qu'elle n'extravague pas.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

HÉLAS ! Monsieur, mon très-honoré maître, je vous en conjure.

DORANTE.

Encore ?

ARLEQUIN.

Ayez compassion de ma bonne aventure ; ne portez point guignon à mon bonheur qui va son train si rondement ; ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, misérable, je crois que tu te moques de moi ! tu mériterois cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

Je ne les refuse point, si je les mérite ; mais quand je les aurai reçus, permettez-moi

d'en mériter d'autres. Voulez-vous que j'aille chercher le bâton?

DORANTE.

Maraud!

ARLEQUIN.

Maraud soit: mais cela n'est point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin! quelle imagination il lui prend!

ARLEQUIN.

Coquin est encore bon, il me convient aussi: un maraud n'est point déshonoré d'être appellé coquin; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment, insolent, tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, & que je souffre que tu épouses sa fille sous mon nom? Écoute, si tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti Monsieur Orgon de ce que tu es, je te chasse, entends-tu?

ARLEQUIN.

Accommodons-nous: cette Demoiselle m'adore, elle m'idolâtre; si je lui dis mon état de valet, & que nonobstant, son tendre cœur soit toujours friand de la nôce avec moi, ne laisserez-vous pas jouer les violons?

DORANTE.

Dès qu'on te connoîtra, je ne m'en embarrasse plus.

ARLEQUIN.

Bon ! & je vais de ce pas prévenir cette généreuse personne sur mon habit de caractere. J'espere que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brouillera ensemble, & que son amour me fera passer à la table, en dépit du sort qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCENE II.

DORANTE, *seul*, *& ensuite* MARIO.

DORANTE.

TOUT ce qui se passe ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même est incroyable. . . . Je voudrois pourtant bien voir Lisette, & savoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse, pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon, j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t-il pour votre ſervice, Monſieur?

MARIO.

Vous en contez à Liſette?

DORANTE.

Elle eſt ſi aimable, qu'on auroit de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites?

DORANTE.

Monſieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'eſprit: ne fais-tu pas l'hypocrite?

DORANTE.

Non; mais qu'eſt-ce que cela vous fait? Suppoſé que Liſette eût du goût pour moi....

MARIO.

Du goût pour lui! où prenez-vous vos termes? vous avez le langage bien précieux, pour un garçon de votre eſpece.

DORANTE.

Monſieur, je ne ſaurois parler autrement.

MARIO.

C'eſt apparemment avec ces petites délicateſſes-là que vous attaquez Liſette? cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous aſſure, Monſieur, que je n'imite perſonne: mais ſans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, & vous aviez autre choſe à me dire? Nous parlions de Liſette, de mon inclination pour elle, & de l'intérêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment, morbleu! il y a déjà un ton de jalouſie dans ce que tu me réponds? Modere-toi un peu. Eh bien! tu me diſois qu'en ſuppoſant que Liſette eût du goût pour toi; après.....

DORANTE.

Pourquoi faudroit-il que vous le ſuſſiez, Monſieur?

MARIO.

Ah! le voici: c'eſt que malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je ſerois très-fâché qu'elle t'aimât: c'eſt que ſans autre raiſonnement, je te défends de t'adreſſer davantage à elle; non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime, elle me paroît avoir le cœur trop haut pour cela; mais c'eſt qu'il me dé-

plaît, à moi, d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois ; car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il eſt, n'eſt pas même content que vous ſoyez le ſien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien : mais, Monſieur, vous l'aimez donc beaucoup?

MARIO.

Aſſez pour m'attacher ſérieuſement à elle, dès que j'aurai pris de certaines meſures; comprends-tu ce que cela ſignifie?

DORANTE.

Oui, je crois que je ſuis au fait; & ſur ce pied-là vous êtes aimé, ſans doute.

MARIO.

Qu'en penſes-tu? eſt-ce que je ne vaux pas la peine de l'être?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux, peut-être?

MARIO.

La réponſe eſt de bon ſens, je te la pardonne; mais je ſuis bien mortifié de ne pou-

voir pas dire qu'on m'aime: & je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien ; mais c'eſt qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, Monſieur: Liſette ne ſait donc pas vos deſſeins ?

MARIO.

Liſette ſait tout le bien que je lui veux, & n'y paroît pas ſenſible ; mais j'eſpere que la raiſon me gagnera ſon cœur. Adieu, retire-toi ſans bruit: ſon indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te conſoler du ſacrifice que tu me feras...... Ta livrée n'eſt pas propre à faire pancher la balance en ta faveur, & tu n'es pas fait pour lutter contre moi.



SCENE III.

SILVIA, DORANTE, MARIO.

MARIO.

AH! te voilà, Lisette?

SILVIA.

Qu'avez-vous, Monsieur? vous me paroissez ému.

MARIO.

Ce n'est rien, je disois un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il est triste; est-ce que vous le querelliez?

DORANTE.

Monsieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paroître aimable.

MARIO.

Je ne saurois empêcher qu'il ne t'aime, belle Lisette; mais je ne veux pas qu'il te le dise.

SILVIA.

Il ne me le dit plus, il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du moins ne te le répétera-t-il pas, quand je serai présent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attends qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore ?

SILVIA.

Il dit qu'il attend : ayez donc patience.

DORANTE

Avez-vous de l'inclination pour Monsieur ?

SILVIA.

Quoi ! de l'amour ? oh ! je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas ?

MARIO.

En vérité, je joue ici un joli personnage ! Qu'il sorte donc. A qui est-ce que je parle ?

DORANTE.

A Bourguignon ; voilà tout.

MARIO.

Eh bien ! qu'il s'en aille.

DORANTE, *à part.*

Je ſouffre.

SILVIA.

Cédez, puiſqu'il ſe fâche.

DORANTE, *bas, à Silvia.*

Vous ne demandez, peut-être, pas mieux ?

MARIO.

Allons, finiſſons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Liſette.



SCENE IV.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

SI je n'aimois pas cet homme-là, avouons que je ſerois bien ingrate.

MARIO, *riant.*

Ha, ha, ha, ha !

M. ORGON.

De quoi riez-vous, Mario ?

MARIO.

De la colere de Dorante qui ſort, & que j'ai obligé de quitter Liſette.

SILVIA.

Mais que vous a-t-il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête-à-tête avec lui ?

MARIO.

Je n'ai jamais vu d'homme ni plus intrigué, ni de plus mauvaiſe humeur.

M. ORGON.

Je ne ſuis pas fâché qu'il ſoit la dupe de ſon propre ſtratagême : & d'ailleurs, à le

bien prendre, il n'y a rien de ſi flatteur, ni de plus obligeant pour lui, que tout ce que tu as fait juſqu'ici, ma fille; mais en voilà aſſez.

MARIO.

Mais, où en eſt-il préciſément, ma ſœur?

SILVIA.

Hélas! mon frere! je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

Hélas! mon frere, me dit-elle! Sentez-vous cette paix douce qui ſe mêle à ce qu'elle dit?

M. ORGON.

Quoi! ma fille! tu eſperes qu'il ira juſqu'à t'offrir ſa main dans le déguiſement où te voilà?

SILVIA.

Oui, mon cher Pere, je l'eſpere.

MARIO.

Friponne que tu es, avec ton cher Pere! tu ne nous grondes plus à préſent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me paſſez rien.

MARIO.

Ha, ha ! je prends ma revanche : tu m'as tantôt chicanné ſur les expreſſions : il faut bien à mon tour que je badine un peu ſur les tiennes : ta joie eſt bien auſſi divertiſſante que l'étoit ton inquiétude.

M. ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille : j'acquieſce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah ! Monſieur, ſi vous ſaviez combien je vous aurai d'obligation ! Dorante, & moi, nous ſommes deſtinés l'un à l'autre ; il doit m'épouſer : ſi vous ſaviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le ſouvenir de l'excès de tendreſſe qu'il me montre ? ſi vous ſaviez combien tout ceci va rendre notre union aimable ! il ne pourra jamais ſe rappeller notre hiſtoire, ſans m'aimer : je n'y ſongerai jamais, que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laiſſant faire : c'eſt un mariage unique; c'eſt une aventure dont le ſeul récit eſt attendriſſant; c'eſt le coup de hazard le plus ſingulier, le plus heureux, le plus.....

MARIO.

Ha, ha, ha! que ton cœur a de caquet, ma ſœur! quelle éloquence!

M. ORGON.

Il faut convenir que le régal que tu te donnes eſt charmant, ſur-tout ſi tu acheves.

SILVIA.

Cela vaut fait; Dorante eſt vaincu: j'attends mon captif.

MARIO.

Ses fers ſeront plus dorés qu'il ne penſe; mais je lui crois l'ame en peine, & j'ai pitié de ce qu'il ſouffre.

SILVIA.

Ce qui lui en coûte à ſe déterminer, ne me le rend que plus eſtimable: il penſe qu'il chagrinera ſon pere, en m'épouſant: il croit trahir ſa fortune & ſa naiſſance; voilà de grands ſujets de réflexion: je ſerois charmée de triompher. Mais il faut que j'arrache ma victoire, & non pas qu'il me la donne; je veux un combat entre l'amour & la raiſon.

MARIO.

Et que la raiſon y périſſe.

M. ORGON.

M. ORGON.

C'eſt-à-dire, que tu veux qu'il ſente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire : quelle inſatiable vanité d'amour-propre!

MARIO.

Cela, c'eſt l'amour-propre d'une femme; & il eſt tout au plus uni.

SCENE V.

M. ORGON, SILVIA, MARIO, LISETTE.

M. ORGON.

PAIX, voici Liſette; voyons ce qu'elle nous veut.

LISETTE.

Monſieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez ſa tête à ma diſcrétion : je vous ai pris au mot; j'ai travaillé comme pour moi, & vous verrez de l'ouvrage bien fait; allez, c'eſt une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en faſſe à préſent? Madame me le cede-t-elle?

M. ORGON.

Ma fille, encore une fois, n'y prétendez-vous rien?

SILVIA.

Non: je te le donne, Lisette, je te remets tous mes droits; & pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi! vous voulez bien que je l'épouse? Monsieur le veut bien aussi?

M. ORGON.

Oui: qu'il s'accommode; pourquoi t'aime-t-il?

MARIO.

J'y consens aussi, moi.

LISETTE.

Moi aussi, & je vous en remercie tous.

M. ORGON.

Attends; j'y mets pourtant une petite restriction: c'est qu'il faudroit, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais si je lui dis un peu, il le saura tout-à-fait.

M. ORGON.

Eh bien! cette tête en si bon état, ne soutiendra-t-elle pas cette secousse-là? je ne le crois pas de caractere à s'effaroucher là-dessus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche; ayez donc la bonté de me laisser le champ libre: il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

M. ORGON.

Cela est juste; retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.



SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ENFIN, ma reine, je vous vois, & je ne vous quitte plus ; car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, & j'ai cru que vous esquiviez la mienne.

LISETTE.

Il faut vous avouer, Monsieur, qu'il en étoit quelque chose.

ARLEQUIN.

Comment donc, ma chere ame, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie ?

LISETTE.

Non, mon cher ; la durée m'en est trop précieuse.

ARLEQUIN.

Ah ! que ces paroles me fortifient.

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

ARLEQUIN.

Je voudrois bien pouvoir baiser ces petits

mots-là, & les cueillir ſur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me preſſiez ſur notre mariage, & mon pere ne m'avoit pas encore permis de vous répondre ; je viens de lui parler, & j'ai ſon aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

ARLEQUIN.

Avant que je la demande à lui, ſouffrez que je la demande à vous : je veux lui rendre mes graces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui en eſt véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuſe pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

ARLEQUIN.

Chere petite main rondelette & potelée, je vous prends ſans marchander ; je ne ſuis pas en peine de l'honneur que vous me ferez ; il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiette.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

ARLEQUIN.

Ah ! que nenni : vous ne ſavez pas cette arithmétique-là auſſi-bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un présent du Ciel.

ARLEQUIN.

Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas ; il est bien mesquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne sauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

ARLEQUIN.

Ne faites point dépense d'embarras, je serois bien effronté si je n'étois point modeste.

LISETTE.

Enfin, Monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore ?

ARLEQUIN.

Ahi, ahi ! je ne sais plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois, Monsieur, je me connois.

ARLEQUIN.

Hé ! je me connois bien aussi, & je n'ai pas-là une fameuse connoissance, ni vous non plus, quand vous l'aurez faite ; mais c'est-là

le diable que de me connoître : vous ne vous attendez pas au fond du ſac.

LISETTE, *à part.*

Tant d'abaiſſement n'eſt pas naturel! (*haut.*) D'où vient me dites-vous cela ?

ARLEQUIN.

Et voilà où gît le lievre.

LISETTE.

Mais encore ? Vous m'inquiétez. Eſt-ce que vous n'êtes pas...

ARLEQUIN.

Ahi, ahi ! vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE.

Sachons de quoi il s'agit.

ARLEQUIN, *à part.*

Préparons un peu cette affaire-là...... (*haut.*) Madame, votre amour eſt-il d'une conſtitution bien robuſte ? Soutiendra-t-il bien la fatigue que je vais lui donner ? Un mauvais gîte lui fait-il peur ? je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah ! tirez-moi d'inquiétude. En un mot, qui êtes-vous ?

ARLEQUIN.

Je ſuis...... N'avez-vous jamais vu de fauſſe monnoie ? Savez-vous ce que c'eſt qu'un Louis d'or faux ? Eh bien ! je reſſemble aſſez à cela.

LISETTE.

Achevez donc : quel eſt votre nom?

ARLEQUIN.

Mon nom ! (*à part.*) Lui dirai-je que je m'appelle Arlequin ? non ; cela rime trop avec coquin.

LISETTE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Ah dame ! il y a un peu à tirer ici. Haïſſez-vous la qualité de Soldat ?

LISETTE.

Qu'appellez-vous un Soldat ?

ARLEQUIN.

Oui ; par exemple, un Soldat d'anti-chambre.

LISETTE.

Un Soldat d'anti-chambre ! Ce n'eſt donc point Dorante à qui je parle, enfin.

ARLEQUIN.

C'eſt lui qui eſt mon Capitaine.

LISETTE.

Faquin !

ARLEQUIN, *à part.*

Je n'ai pu éviter la rime.

LISETTE.

Mais voyez ce magot, tenez !

ARLEQUIN, *à part.*

La jolie culbute que je fais-là !

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grace, & que je m'épuiſe en humilités pour cet animal-là.

ARLEQUIN.

Hélas! Madame, ſi vous préfériez l'amour à la gloire, je vous ferois bien autant de profit qu'un Monſieur.

LISETTE, *riant.*

Ah, ah, ah! je ne ſaurois pourtant m'empêcher d'en rire, avec ſa gloire! & il n'y a plus que ce parti-là à prendre.... Va, va, ma gloire te pardonne; elle eſt de bonne compoſition.

ARLEQUIN.

Tout de bon, charitable Dame? Ah! que mon amour vous promet de reconnoiſſance!

LISETTE.

Touche-là, Arlequin; je ſuis priſe pour dupe: le Soldat d'anti-chambre de Monſieur, vaut bien la coëffeuſe de Madame.

ARLEQUIN.

La coëffeuſe de Madame!

LISETTE.

C'eſt mon Capitaine, ou l'équivalent.

ARLEQUIN.

Maſque!

LISETTE.

Prend ta revanche.

ARLEQUIN.

Mais voyez cette magotte, avec qui, depuis une heure, j'entre en confuſion de ma miſere!

LISETTE.

Venons au fait. M'aimes-tu?

ARLEQUIN.

Pardi oui: en changeant de nom, tu n'as pas changé de viſage; & tu ſais bien que nous nous ſommes promis fidélité, en dépit de toutes les fautes d'orthographe.

LISETTE.

Va, le mal n'eſt pas grand, conſolons-nous; ne faiſons ſemblant de rien, & n'apprêtons point à rire. Il y a apparence que ton Maître eſt encore dans l'erreur à l'égard de ma Maîtreſſe: ne l'avertis de rien; laiſſons les choſes comme elles ſont. Je crois que le voici qui entre. Monſieur, je ſuis votre ſervante.

ARLEQUIN.

Et moi votre valet, Madame. (*riant.*) Ha, ha, ha!



SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

EH bien! tu quittes la fille d'Orgon: lui as-tu dit qui tu étois?

ARLEQUIN.

Pardi oui. La pauvre enfant! j'ai trouvé ſon cœur plus doux qu'un agneau: il n'a pas ſoufflé. Quand je lui ai dit que je m'appellois Arlequin, & que j'avois un habit d'ordonnance; eh bien! mon ami, m'a-t-elle dit, chacun a ſon nom dans la vie, chacun a ſon habit; le vôtre ne vous coûte rien; cela ne laiſſe pas que d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle ſorte d'hiſtoire me contes-tu là?

ARLEQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment! elle conſent à t'épouſer?

ARLEQUIN.

La voilà bien malade!

DORANTE.

Tu m'en impoſes: elle ne ſait pas qui tu es.

ARLEQUIN.

Par la ventrebleu, voulez-vous gager que je l'épouſe avec la caſaque ſur le corps, avec une ſouguenille, ſi vous me fâchez? Je veux bien que vous ſachiez qu'un amour de ma façon n'eſt point ſujet à la caſſe; que je n'ai pas beſoin de votre fripperie pour pouſſer ma pointe; & que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe : cela n'eſt pas concevable; & je vois bien qu'il faudra que j'avertiſſe Monſieur Orgon.

ARLEQUIN.

Qui, notre pere? ah! le bon homme! nous l'avons dans notre manche. C'eſt le meilleur humain, la meilleure pâte d'homme...... Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant! As-tu vu Liſette?

ARLEQUIN.

Liſette! non: peut-être a-t-elle paſſé devant mes yeux, mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambriere : je vous cede ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t-en; la tête te tourne.

ARLEQUIN.

Vos petites manieres ſont un peu aiſées ; mais c'eſt la grande habitude qui fait cela. Adieu : quand j'aurai épouſé, nous vivrons but à but. Votre ſoubrette arrive. Bon jour, Liſette : je vous recommande Bourguignon ; c'eſt un garçon qui a quelque mérite.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE, *à part.*

QU'ELLE eſt digne d'être aimée ! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu ?

SILVIA.

Où étiez-vous donc, Monſieur ? Depuis que j'ai quitté Mario, je n'ai pu vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à Monſieur Orgon.

DORANTE.

Je ne me ſuis pourtant pas éloigné. Mais de quoi s'agit-il ?

SILVIA, *à part.*

Quelle froideur ! (*haut.*) J'ai eu beau décrier votre valet, & prendre ſa conſcience à

témoin de ſon peu de mérite; j'ai eu beau lui repréſenter qu'on pouvoit du moins reculer le mariage, il ne m'a pas ſeulement écoutée. Je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le Notaire, & qu'il eſt tems de vous déclarer.

DORANTE.

C'eſt mon intention. Je vais partir *incognito*; & je laiſſerai un billet qui inſtruira M. Orgon de tout.

SILVIA, *à part.*

Partir! ce n'eſt pas-là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée?

SILVIA.

Mais .... pas trop

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la ſituation où je ſuis, à moins que de parler moi-même; & je ne ſaurois m'y réſoudre: j'ai d'ailleurs d'autres raiſons qui veulent que je me retire; je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne ſais pas vos raiſons, je ne puis ni les approuver, ni les combattre; & ce n'eſt pas à moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous eſt aiſé de les ſoupçonner, Liſette.

SILVIA.

Mais je penſe, par exemple, que vous avez du goût pour la fille de Monſieur Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela ?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choſes que je pourrois ſuppoſer : mais je ne ſuis pas folle, & je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler ; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu, Liſette.

SILVIA.

Prenez garde : je crois que vous ne m'entendez pas, je ſuis obligé de vous le dire.

DORANTE.

A merveille : & l'explication ne me ſeroit pas favorable ; gardez-moi le ſecret juſqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi ! ſérieuſement, vous partez ?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable, d'être ſi bien au fait !

DORANTE.

Cela eſt bien naïf. Adieu.

Il s'en va.

SILVIA, *à part.*

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouſerai jamais.... (*elle le regarde aller.*) Il s'arrête pourtant; il rêve, il regarde ſi je tourne la tête: je ne ſaurois le rappeller, moi.... Il ſeroit pourtant ſingulier qu'il partît, après tout ce que j'ai fait!.... Ah! voilà qui eſt fini: il s'en va; je n'ai pas tant de pouvoir ſur lui que je le croyois. Mon frere eſt un maladroit, il s'y eſt mal pris; les gens indifférens gâtent tout. Ne ſuis-je pas bien avancée? Quel dénouement!... Dorante reparoît pourtant; il me ſemble qu'il revient; je me dédis donc; je l'aime encore.... Feignons de ſortir afin qu'il m'arrête: il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque choſe.

DORANTE, *l'arrêtant.*

Reſtez, je vous prie; j'ai encore quelque choſe à vous dire.

SILVIA.

A moi, Monſieur?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir ſans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh! Monſieur, de quelle conſéquence eſt-il de vous juſtifier auprès de moi? Ce n'eſt

pas la peine; je ne ſuis qu'une ſuivante; & vous me le faites bien ſentir.

DORANTE.

Moi, Liſette! eſt-ce à vous à vous plaindre; vous qui me voyez prendre mon parti, ſans me rien dire?

SILVIA.

Hum. Si je voulois, je vous répondrois bien là-deſſus.

DORANTE.

Répondez-donc: je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je? Mario vous aime.

SILVIA.

Cela eſt vrai.

DORANTE.

Vous êtes ſenſible à ſon amour, je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allâſſe; ainſi vous ne ſauriez m'aimer.

SILVIA.

Je ſuis ſenſible à ſon amour! qui eſt-ce qui vous l'a dit? Je ne ſaurois vous aimer! qu'en ſavez-vous? vous décidez bien vîte.

DORANTE.

Eh bien! Liſette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, inſtruiſez-moi de ce qui en eſt, je vous en conjure.

SILVIA.

Inſtruire un homme qui part !

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laiſſez-moi ; tenez, ſi vous m'aimez, ne m'interrogez point : vous ne craignez que mon indifférence ; & vous êtes trop heureux que je me taiſe. Que vous importent mes ſentimens ?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Liſette ? peux-tu douter encore que je ne t'adore ?

SILVIA.

Non, & vous me le répétez ſi ſouvent que je vous crois : mais pourquoi m'en perſuadez-vous ? Que voulez-vous que je faſſe de cette penſée-là, Monſieur ? Je vais vous parler à cœur ouvert. Vous m'aimez ; mais votre amour n'eſt pas une choſe bien ſérieuſe pour vous. Que de reſſources n'avez-vous pas pour vous en défaire ! La diſtance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver ſur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre ſenſible, les amuſemens d'un homme de votre condition ; tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez, peut-être, au ſortir d'ici, & vous aurez raiſon. Mais moi,

Monſieur, ſi je m'en reſſouviens, comme j'en ai peur; s'il m'a frappée, quel ſecours aurai-je contre l'impreſſion qu'il m'aura faite? Qui eſt-ce qui me dédommagera de votre perte? Qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place? Savez-vous bien que ſi je vous aimois, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucheroit plus? Jugez donc de l'état où je reſterois; ayez la généroſité de me cacher votre amour. Moi qui vous parle, je me ferois un ſcrupule de vous dire que je vous aime, dans les diſpoſitions où vous êtes; l'aveu de mes ſentimens pourroit expoſer votre raiſon; & vous voyez bien auſſi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah! ma chere Liſette; que viens-je d'entendre! tes paroles ont un feu qui me pénetre; je t'adore, je te reſpecte. Il n'eſt ni rang, ni naiſſance, ni fortune qui ne diſparoiſſe devant une ame comme la tienne; j'aurois honte que mon orgueil tînt encore contre toi; & mon cœur & ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En vérité, ne mériteriez-vous pas que je les priſſe? Ne faut-il pas être bien généreuſe pour vous diſſimuler le plaiſir qu'ils me font? & croyez-vous que cela puiſſe durer?

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

SILVIA.

Non, non : mais si vous me le demandez encore, tant-pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.

Et Mario, vous n'y songez donc plus?

DORANTE.

Non, Lisette ; Mario ne m'allarme plus : vous ne l'aimez point ; vous ne pouvez plus me tromper ; vous avez le cœur vrai ; vous êtes sensible à ma tendresse ; je ne saurois en douter au transport qui m'a pris, j'en suis sûr ; & vous ne sauriez plus m'ôter cette certitude-là.

SILVIA.

Oh ! je n'y tâcherai point ; gardez-là, nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE

Ne consentez-vous pas d'être à moi?

SILVIA.

Quoi ! vous m'épouserez malgré ce que vous êtes, malgré la colere d'un pere, malgré votre fortune?

DORANTE.

Mon pere me pardonnera dès qu'il vous aura vûe ; ma fortune nous suffit à tous deux, & le mérite vaut bien la naissance : ne disputons point, car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais! Savez-vous bien que vous me charmez, Dorante.

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendresse, & laissez-la répondre...

SILVIA.

Enfin, j'en suis venue à bout : vous... vous ne changerez jamais?

DORANTE.

Non, ma chere Lisette.

SILVIA.

Que d'amour !



SCENE DERNIERE.

M. ORGON, SILVIA, DORANTE, LISETTE, ARLEQUIN, MARIO.

SILVIA.

AH! mon pere, vous avez voulu que je fusse à Dorante; venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eût jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je! vous, son pere, Monsieur?

SILVIA.

Oui, Dorante, la même idée de nous connoître nous est venue à tous deux; après cela, je n'ai plus rien à vous dire: vous m'aimez, je n'en saurois douter. Mais, à votre tour, jugez de mes sentimens pour vous; jugez du cas que j'ai fait de votre cœur, par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

M. ORGON.

Connoissez-vous cette lettre-là? Voilà par où j'ai appris votre déguisement, qu'elle n'a pourtant sû que par vous.

DORANTE.

Je ne saurois vous exprimer mon bonheur;

Madame ; mais ce qui m'enchante le plus, ce ſont les preuves que je vous ai données de ma tendreſſe.

MARIO.

Dorante me pardonne-t-il la colere où j'ai mis Bourguignon ?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

ARLEQUIN.

De la joie, Madame. Vous avez perdu votre rang ; mais vous n'êtes point à plaindre, puiſqu'Arlequin vous reſte.

LISETTE.

Belle conſolation ! il n'y a que toi qui gagne à cela.

ARLEQUIN.

Je n'y perds pas ; avant notre reconnoiſſance votre dot valoit mieux que vous ; à préſent vous valez mieux que votre dot. Allons, ſaute Marquis.

FIN.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, une Comédie qui a pour titre, *Le Jeu de l'Amour & du Hazard*, qui doit être imprimée dans le Recueil du nouveau Théâtre Italien. Fait à Paris ce 21 Février 1730.

DANCHET.


BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 01292160 8